

Hector et Achille : [suite]

Autor(en): **Laurent, Ch.-M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **21 (1883)**

Heft 11

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-187641>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

suivant qu'il est vide ou plein. Vide, il contiendrait les deux poings; plein, il contiendrait une grosse tête d'adulte et peut-être davantage. Dans l'état de santé, il est extrêmement accommodant et se laisse distendre avec une véritable bonhomie; les gros mangeurs qui nous étonnent par la quantité d'aliments et de boisson qu'ils ingurgitent, en sont un exemple saisissant.

Fifelon et la Rosine.

L'est onna vretablia pedi po 'na pourra fenna quand l'a on hommo que bái, et faut pas étrè mau l'ébayai se cliáo pernettès sont grindzès cauquie iadzo, ká n'est pas tant ézi dè corredzi on soulon, et totès lè fennès ne páovont pas fère coumeint la Rosine à Fifelon.

Fifelon ne sè réduisai jamé dévant qu'on lo mettè frou, quand l'allavè áo cabaret, et quand l'arrevavè á l'hotò, dè bio savai que la Rosine, sa fenna, ne lái débotenavè pas sè diétons po lái áidi á sè déveti, mà que le l'einsurtavè ein lo traiteint pe bas què terra, et vo sédè: quoui repond, appond, et se Fifelon repondái on mot, la Rosine lái ein débliottavè áo mein quatre chapitres dè plie, sein comptá lè réflexions.

Onna né que Fifelon s'ein allavè drumi, après avai quartettá, c'étaí quasú la miné; sa fenna, que n'avai rein pu taboussi du que l'étaí saillái, et que lo vái reveni ein trabetseint, recoumeincè la niése ein lo disputeint bin adrái.

— Ah! l'est adé lo mémo comerce, se fá Fifelon. Eh bin, se te ne tè cáisè pas, vé mè niyi.

Et Fifelon, qu'avai on poái que n'avai min dè pompa, fá état dè sè fourrá dedein, ein poseint lo pí su 'na cota qu'étaí ein travai, pè lo coutset, et dit á la Rosine: Ora, accuta, se te ne cliiou pas lo mor, mè fotto avau.

Ma fáí, dévant que la Rosine aussè pí pu peinsá á cein que desái, lo pí á Fifelon tsequá, et *piáf!* lo vouaíque avau, que cein fe onna trilliáie dào diablo, et que Fifelon sè trová dein l'édhie tant qu'áo cou et que sè mette á criá áo séco.

La Rosine, qu'étaí dein lo fond onna bouna fenna, tracé ein béguina et ein gredon áo séco dè se n'hommo, et le preind vito la seille po la fourrá avau. Vo z'é dza de que cé poái n'avai min dè pompa; adon, po avai de l'édhie, faillái onna seille qu'avai on bâton passá dein lè duè manoliès et onna granta corda que tegnái áo bâton, et la faillái décheindrè áo fond dào poái ein laisseint ludzi la corda tant qu'ón oïessái borbotá, et quand on cheintái que cein ve gnái pèsant, on reterivè amont la seille qu'étaí plieinna.

La Rosine fe don décheindrè la seille po que Fifelon sè pouéssè racrotsi á la corda, et ein sè cotteint daí pí contrè lo mouret, tandi que la Rosine terivè la corda, ye remontavè tot balameint; mà á tot momeint la Rosine s'arretavè po lái fère promettre dè ne rein mé sè soulá, ein lo menaçeint dè lo reféré vouaffá se ne promettái pas. Ma fáí, lo pourro diablo, qu'avai couáite dè se sailli dè per lé dedein, desái tot cein qu'ón volliavè et promette tot, après quiet la Rosine lo raveintá tot dè bon.

Ora, coumeint cein va te du adon? Ne sé pas; mà,

dein ti lè cas, se tint pí la máiti dè cein que l'a promet, la Rosine páo s'estimá benhiráosa.

Hector et Achille.

II

Avant de se coucher, Adolphine se mit à son guérison.

« Mes chères amies,

Est-il possible que vous soyez devenues mauvaises au point d'avoir des secrets sérieux pour votre Adolphine? Vous m'annoncerez une grande nouvelle! mais pourquoi ne pas me la dire tout de suite? Toute la nuit, je vais rêver de vous en formant les suppositions les plus bizarres. Etes-vous méchantes de me faire languir ainsi!

» Vous vous plaignez de mon silence? Ah! mes chéries, quand vous saurez à quels soins, à quels devoirs entraîne le mariage, vous comprendrez et vous excuserez mon apparente indifférence. Il n'est pas de jour où je ne parle de vous avec mon Albert, qui vous aime comme deux bonnes petites sœurs. Mais écrire! le temps me manque absolument.

» Après notre voyage de noces, à Nice, à Gênes et à Milan, il a fallu s'occuper de notre ameublement, faire nos visites, recevoir une centaine de personnes que nous avions été voir.

Depuis trois mois, nous sommes sans cesse hors de chez nous. Cette soirée est la seule que nous passions au logis, et je vous en consacre la meilleure partie. Ne suis-je pas une aimable petite sœur, et m'en voulez-vous encore, dites?

» Mon seigneur et maître m'appelle, il est dix heures. Un bon baiser, mes mignonnes bien-aimées, et de la part de mon mari une cordiale poignée de mains.

» J'attends votre lettre avec la plus vive impatience.

» A vous de cœur et pour toujours.

» ADOLPHINE. »

Le retour du courrier apporta fidèlement la réponse promise. Elle était ainsi conçue:

« Ma chérie,

« Votre promptitude nous a touchées et nous ne voulons pas nous demander si nous la devons à un sincère regret de votre conduite passée ou à une certaine dose de curiosité, que nous vous permettons bien, du reste, et pour cause... Quelle vie agitée mènent donc les dames! Permettez-nous de vous dire que ce n'est pas celle que nous rêvons: un joli petit intérieur calme et tranquille; de longues promenades à la campagne, le plus loin possible du monde; de bonnes soirées passées en tête-à-tête à causer ou à travailler au coin du feu...

Sapristi, interrompit la Bernardière, cela ferait bien l'affaire de Rocherond et de Langenais, qui ne soupirent, eux aussi, qu'après les joies paisibles du foyer.

» Voilà, continua Adolphine, l'idéal dont nous nous berçons et que nous espérons trouver lorsque nous serons mesdames P... d'A...

— Ah! diable!

— Les petites pestes! observa Adolphine, elles entrent dans la noblesse. Albert, pourquoi ne prendriez-vous pas le *de*? Vous avez un nom qui prête si bien et d'ailleurs, vous le pouvez!

— Peuht euh! nous verrons plus tard... si je deviens jamais ambassadeur, je fouillerai mes vieux papiers et je ferai valoir mes titres.

» Comme vous, chère Adolphine, nous allons aussi entrer dans la grande confrérie; le jour n'est pas encore fixé, mais nous vous l'annoncerons en son temps, car nous vous voulons à notre mariage. Nous vous dirons seulement aujourd'hui que nous épousons deux frères jumeaux et que cet arrangement fera quatre heu-

reux, car jamais inclination ne fut plus subite et plus vive que celle qui existe entre nos fiancés et nous.

» Le temps nous manque pour en écrire davantage; c'est l'heure de la visite quotidienne de nos futurs époux, et cependant nous ne voudrions pour rien au monde retarder l'envoi de cette missive dont l'attente vous cause une si grande impatience.

» A bientôt, chérie, écrivez-nous, et nous nous ferons un plaisir de répondre à vos lettres avec tout l'empressement imaginable.

» Embrassez-vous tous deux pour nous, comme le font ici vos amies. » CÉCILE, AGATE. »

— Eh ! bien, il faut leur répondre.

— Mais oui, qu'elles nous donnent donc des détails !

— Leurs prétendus habitent peut-être Paris.

— Ce serait à souhaiter. Ils augmenteraient fort agréablement notre cercle, l'hiver prochain.

La jolie madame La Bernardière se dépêcha d'expédier une nouvelle missive.

« Mes chères amies,

« Votre lettre m'a rendue heureuse. Combien je vous félicite de devenir sœurs pour tout de bon. Il n'y aura donc que moi d'étrangère à la famille et, qui pis est... roturière. Devez-vous être fières d'épouser des personnes... *de qualité* comme on disait autrefois ! Ferez-vous toujours cas de moi, et vos maris pourront-ils éprouver une bonne affection pour des *vilains* comme nous ?

» Vous êtes d'une discrétion qui m'afflige ! Pourquoi vous taire sur les noms de ces messieurs et ne nous donner que les initiales ? c'est très bien pour les indifférents, mais moi ? je veux les noms et prénoms en toutes lettres. D'où sont-ils ? Où habitent-ils ? quelle est leur famille ? leur âge ? leur taille ? la couleur de leur teint, de leurs cheveux ? leur position ? etc., etc. Devrais-je avoir à vous faire toutes ces questions ? votre lettre n'aurait-elle pas dû me mettre au courant de tout, comme si j'habitais Fécamp avec vous ?

» Mon Albert joint ses félicitations et ses interrogations aux miennes. Je compte sur une nouvelle lettre très prompte et vous embrasse comme je vous aime.

ADOLPHINE. »

(A suivre.)

Boutades.

Un père, voulant déguster sa fille du mariage, lui citait ces paroles de saint Paul : « Celui qui se marie fait bien ; mais celui qui ne se marie pas, fait encore mieux. »

— Mon père, répondit la jeune fille, faisons bien ; fera mieux qui pourra.

Rose et Bertil, en mariage,

Depuis quatre ans, jusqu'à ce jour

Ont vécu sans qu'aucun nuage

Troublât jamais leur tendre amour.

— Grand Dieu ! quelle rare fortune !

Où réside ce couple heureux ?

— Bertil demeure à Pampelune,

Et sa femme est à Périgieux.

Entre bohèmes :

— Quest-ce tu paies, Alfred ?

— Et toi ?... mes moyens ne me [permettent pas d'offrir.

— Eh bien, moi, les miens ne me permettent que d'accepter.

Un joli mot de M. Pailleron.

L'auteur du *Monde où l'on s'ennuie*, faisant ses visites de candidat à l'Académie-Française, se présente chez Renan. Après les salutations d'usage, ce dernier lui dit, d'un ton amical : « Prenez donc une chaise. »

— Pardon, répond le visiteur, mais c'est un fauteuil que je viens vous demander.

Un employé du chemin de fer nous communique l'adresse suivante, copiée textuellement sur une malle venant du canton de Fribourg et à destination de la France. Nous n'indiquons les noms propres que par leurs initiales.

Monsieur B... M... de Sales près Ependes, district Sarine canton de Fribourg Suisse, vaché ché Monsieur E. G... cultivateur à la ferme de la Bridonnerie commune de Courtoin par St Valérien Département Yonne, France.

P. S. Ma ferme se trouve sur la ligne d'Orléans à Châlons, il faut descendre à la gare D'Egriselle Villeneuve à 15 kilomètres de Sens sur Yonne.

Un de nos abonnés de Paris nous communique la boutade suivante :

Il y a une dizaine d'années, je me trouvais à la gare de l'Est, attendant l'arrivée d'un compatriote, Samuel B., de Villars-sous-Yens. Un employé de douane se présente et demande selon l'usage, si messieurs les voyageurs n'ont rien à déclarer : selon l'usage aussi, personne ne lui répond, et il allait se retirer, lorsqu'en jetant un dernier regard, il aperçoit le goulot d'un flacon mal dissimulé sous l'ample redingote de mon brave campagnard. Ce goulot supposait une bouteille. Le douanier en demande l'exhibition, invite celui qui en était porteur à passer au bureau, sans quoi la bouteille ne passera pas vu, qu'elle contient plus d'un litre et qu'un litre est le maximum permis par la loi.

« Elle entrera ! répond mon ami Samuel, d'un ton décidé.

— Elle n'entrera pas ! riposte le douanier. »

La discussion commençait à s'échauffer, et la scène devenait amusante pour les badeaux qui étaient présents. Enfin le douanier, impatienté, allait recourir à la force, lorsque le bonhomme, se voyant poussé à bout, saisit sa chère bouteille, en fait sauter le bouchon, porte la santé du douanier et, d'un trait, boit le quart du kirsch qu'elle contenait. Puis, la brandissant en l'air comme un trophée : « Eh bien ! entrera-t-elle maintenant ? »

A ce dénouement inattendu, les spectateurs partirent d'un éclat de rire et le douanier en fit autant, pour la bonne façon.

THÉÂTRE. — Demain dimanche 18 mars, pour les adieux de la troupe :

Les deux noces de Boisjoli,
vaudeville en 3 actes.

Les quatre sergents de la Rochelle,
drame historique en 3 actes.

Rideau à 7 ³/₄ heures.